

guérir les maux que le rationalisme a causés au monde. Telle est sa puissance, telle est la légitimité de son rôle, que, dans les temps anciens, les cultes religieux qui n'avaient retenu de la vérité que l'ombre, encore obscurcie de tant d'erreurs, en abdiquant un pouvoir usurpé pour céder leur place à la philosophie, livraient le monde dégradé à d'épouvantables catastrophes. C'est ce qui a fait dire à M. Villemain : "Phénomène remarquable, et qui prouve qu'il y a quelque chose de salutaire dans un culte quelconque ! L'homme devient d'abord plus méchant et plus vicieux, en cessant de croire une religion qui semblait permettre tous les vices (1)." Lorsque nous passerons en revue la littérature et les mœurs contemporaines, trop d'occasions, nous seront données de constater l'analogie de notre époque avec celle qui vit se consumer la décadence de l'empire romain. Nous signalerons toutefois les modifications notables que le christianisme a apportées dans la situation politique de notre pays, et nous y puiserons des motifs de confiance propres à rassurer les esprits humbles et croyants.

Dans les circonstances périlleuses où nous nous trouvons, l'épiscopat français a dignement soutenu sa vieille renommée de science et de sainteté. La presse toute entière s'est vivement émue en entendant la grande voix des héritiers de saint Ambroise, de saint Athanase, de saint Bernard, de Bossuet. Tant que le drapeau sacré soutenu par leurs mains ombragera nos fronts, nous ne désespérerons pas du triomphe de notre sainte cause. A leur tête nous voyons s'avancer le représentant visible de Dieu sur la terre, à qui le céleste rédempteur a engagé sa parole éternelle, en lui promettant que les portes de l'enfer ne prévaudraient jamais contre son Eglise. Hommes de peu de foi, que craignons-nous lorsque nous sommes portés sur le vaisseau qui porte la parole de Jésus-Christ ?

Que la distance est prodigieuse entre l'enseignement de charité tel qu'il est donné au monde par nos pères dans la foi, et l'enseignement que la philosophie professe devant ses adeptes ! D'un côté, la nature humaine, relevée de son abjection, ne se propose rien moins que d'atteindre à la sublime perfection d'un Dieu qui lui promet de l'unir à son essence infinie, sans lui ôter sa personnalité. De l'autre, la nature humaine, refoulée dans son abîme de misères, livrée à l'angoisse et au désespoir, sans consolation, sans secours ; ou, si des promesses lui sont données, elles ne laissent attendre qu'une réparation aussi vague que les théories qui les produisent. D'un côté, l'idéal, de la vertu se révélant subjectivement dans les pratiques les plus humbles et les plus communes ; de l'autre, un grand appareil des termes les plus sonores et les plus pompeux pour recouvrir les idées creuses qui font l'objet de la philosophie. D'un côté, une connaissance de la double nature de l'homme fondée sur des traditions auxquelles le savoir le plus orgueilleux ne peut rien comparer dans le résultat de ses recherches, et qui donnent à la religion ce pouvoir si grand et si doux

de fortifier et de consoler ; de l'autre, des études entreprises sur des méthodes et des bases arbitraires, qui poussent leurs auteurs à confondre les notions les plus simples, à renverser les vérités les plus élémentaires, à bouleverser les idées et les choses au point de ne plus discerner ce qui est mal et ce qui est bien. Ah ! quand du haut des chaires épiscopales descend la parole qui vivifie les âmes recueillons tous avec la diligence la plus attentive cette manne précieuse. Tous sont appelés au céleste banquet, et nul n'en est exclu que celui qui court volontairement à sa perdition. Mais il est des hommes pour qui la parole sacrée, par cela même qu'elle tombe de la bouche d'un prêtre, perd son autorité. Ces hommes n'invoquent, disent-ils, que leur raison et la science, et tout autre langage résonnerait à leurs oreilles comme une voix inconnue roulant sans pensée et sans but dans la solitude du désert.

Eh bien ! nous avons osé penser, dans notre humilité, que, même à côté de l'enseignement qui nous vient de l'Eglise, il était encore possible d'opérer quelque bien. S'adresser au libre arbitre, à l'intelligence de tout homme qui a connu de son origine, de sa nature, de ses destinées, une idée trop haute pour se pouvoir assimiler à la brute absorbée dans ses fonctions animales, lui prouver que la raison, que la science, loin de renier la religion au profit de la philosophie, militent au contraire contre la philosophie en faveur de la religion ; lui faire reconnaître que, loin de rétrécir et d'annihiler les plus nobles facultés de l'âme, celle-ci les développe et les mûrit ; rechercher par quels motifs, par quelles passions, par quels aveuglements systématiques les vérités ont été détournées de leur voie ; en un mot, qu'on nous passe ces termes, faire un appel à la raison à jeun contre la raison ivre, telle est la tâche que nous voudrions remplir, autant du moins, que nos faibles moyens nous le permettraient. Est-ce une témérité trop grande de notre part de nous attribuer une pareille mission ? Nous ne le croyons pas : la voix d'un laïque peut quelquefois faire naître par son peu d'éclat même, par son défaut de consécration spéciale, la confiance et l'attention que des esprits infatués des idées du rationalisme philosophique refuseraient tout net aux hommes revêtus d'un caractère sacré.

Mais nous dira-t-on peut-être, si la religion chrétienne est aussi belle, aussi aimable, aussi vraie que vous la faite, comment expliquer tant de dissidence parmi ces hommes dont l'intelligence fortement cultivée ne permet pas de douter qu'ils ne se plussent à embrasser le beau et le vrai dès qu'ils les auraient trouvés ? Ici nous signalerons un fait qui surprendra quelques lecteurs. Plusieurs de ces hommes ont fait des études profondes. Mais dans leurs investigations laborieuses, ils n'ont oublié qu'un point ; il est vrai que c'était si peu de chose, la religion ! Cette science, la seule qui dût leur paraître véritablement importante, puisqu'elle prétendait posséder seule la clé de tous les mystères qui les tourmentaient, cette science, ils l'avaient si peu étudiée, que, dans la plupart des ouvrages où ils veulent bien ne pas oublier de la citer, ils tombent sans cesse à son

égard dans les plus étranges méprises. Cela paraîtra difficile à croire : mais l'exposé de ces ouvrages et la critique que nous nous proposons d'en faire, justifieront surabondamment notre assertion, et démontreront l'ignorance ou la mauvaise foi des écrivains qu'un nom assez spécieux paraissait mettre à l'abri de tout soupçon de ce genre. Le lecteur n'aura qu'à choisir.

Lorsque nous disons que nous aussi, nous voulons nous réclamer de la science, que l'on se garde bien de croire que nous reconnaissons à celle-ci le droit de décider les hautes questions qui ne sont nullement de sa compétence. A Dieu ne plaise que sa vérité éternelle et immuable ait besoin d'un fondement si mince et si frêle, sur lequel s'agitent, pour s'évanouir comme des apparitions fantasmagoriques, tant de systèmes éphémères. Mais des savants, ou des hommes à qui l'on accorde ce titre, nous appellent sur leur terrain ; nous les y suivons pour abattre leurs prétentions, et leur fierté. La religion se suffit à elle-même ; ses preuves intrinsèques, indépendantes de tout ce qui change, de tout ce qui passe, sont fondées sur le témoignage divin qui ne peut mentir. Toutes les fois donc que la science paraîtrait lui refuser son témoignage, le devoir du chrétien, du savant, sera d'abord de constater s'il n'existe pas dans un autre ordre d'idées une provision de preuves imprescriptibles dont l'effet évident soit d'annuler les conséquences de toutes les apparences contradictoires qui viendraient d'ailleurs ; puis, de vérifier, d'analyser et de compléter les données du phénomène qui se présente, sous une apparence contradictoire, sûr qu'en changeant de face, il va changer aussi d'expression.—Contre tous les sophismes dont nous sommes inondés, et par lesquels on cherche à égayer la multitude, nous protesterons, parce que nos protestations raisonnées arrêteront peut-être sur le penchant de l'abîme quelques malheureux prêts à s'y précipiter ; nous protesterons, parce que nos protestations seront comme une planche de plus apportée à la construction de la digue élevée par nos pères dans la foi contre les empiétements quotidiens de l'erreur ; nous protesterons enfin, pour empêcher, dans la sphère de notre action, l'erreur de prescrire contre la vérité. "Lorsque les véritables doctrines, écrivait M. de Frayssinous, sont universellement enseignées, la vérité dans la politique qui en rendant l'autorité plus juste et les sujets plus soumis, sauve le gouvernement des passions de la multitude, et la multitude de la tyrannie des gouvernements ; la vérité dans l'éducation qui, en mettant en accord les doctrines et la conduite, fait que les instituteurs ne sont pas moins les maîtres que les modèles de l'enfance et de la jeunesse ; la vérité dans les lettres et dans les arts, qui les préserve de la contagion du mauvais goût, des faux ornements comme des fausses pensées, lorsque ces vérités ont pénétré dans les cœurs, qu'elles animent toutes les classes de la société, si elles n'arrêtent pas tous les désordres, elles auront du moins l'avantage d'en arrêter un grand nombre ; elles seront fécondes en sentiment généreux, en actions vertueuses, et l'on comprendra que la vérité est pour

(1) Du Polythéisme dans le premier siècle de notre ère.